

*Confusion.*

Mettre de la musique sur de bons vers, c'est éclairer un tableau de peinture par un vitrail de cathédrale.

La musique belle par *transparence*, et la poésie par *réflexion*.  
– La lumière implique l'une, et par l'autre est impliquée.

*Confusion.*

Quelle confusion d'idées cachent des locutions comme « Roman psychologique », « Vérité de ce caractère », « Analyse » ! etc.

— Pourquoi ne pas parler du système nerveux de la Joconde et du foie de la Vénus de Milo ?

Il n'y a pas de doctrine vraie en art, parce qu'on se lasse de tout et que l'on finit par s'intéresser à tout.

Le genre le plus ennuyeux que l'on puisse trouver dans l'histoire littéraire n'est jamais tout à fait mort. Il reviendra, – comme remède à l'ennui que le genre le plus excitant finira bien par atteindre.

Il faut, un jour d'énergie, prendre le livre que l'on tient pour ennuyeux, lui ordonner d'être, essayer de reconstituer l'intérêt qu'y a pris l'auteur.

Je déteste la fausse profondeur, mais je n'aime pas trop la véritable. La profondeur littéraire est le fruit d'un procédé spécial. C'est un effet comme un autre, obtenu par un procédé comme un autre. – Il suffit de voir comme se fabrique un livre de pensées – j'entends profondes.

Et qu'importe que ce bassin ait quarante centimètres de profondeur ou quatre mille mètres ? C'est son éclat qui nous enchante.

Trait d'esprit, – est usage du mot ou de l'acte pour son effet de choc instantané. Faible masse, grande vitesse. Il y a des traits de sottise aussi considérables, aussi rares, aussi précieux que des traits d'esprit.

Le type orateur se sert d'images *insoutenables*.  
Magnifiques en mouvement, ridicules au repos<sup>1</sup>.

Le puissant esprit pareil à la puissance politique, bat sa propre monnaie, et ne tolère dans son secret empire que des pièces qui portent son signe<sup>2</sup>. Il ne lui suffit pas d'avoir de l'or ; il le lui faut marqué de soi. Sa richesse est à son image. Son capital d'idées fondamentales est monnayé à son effigie ; il les a faites ou refondues ; et il leur a donné une forme si nette, il les a frappées dans un or si dur qu'elles circuleront à travers le monde sans altération de leurs caractères et de son coin.

*Arrière-pensées*

La logique ne fait peur qu'aux logiciens.

Garder la liberté de son esprit dans certaines occasions est considéré comme un crime. – (Même par soi-même, parfois.)

*L'ami sincère.*

Qui osera dire à son ami : je t'avais parfaitement oublié...

Le martyr : J'aime mieux mourir que de... réfléchir.

1. Voir p. 298 : « Je n'aime pas l'éloquence. Mais écrite, elle m'est positivement insupportable. » 2. Expression capitale du robinsonisme de Valéry et de son insularité intellectuelle. Voir p. 118 et note 2, au t. 2, dans *L'Idée fixe*, par exemple.

Pas de « vérité » sans passion, sans erreur. Je veux dire : la vérité ne s'obtient que passionnément.

Le mensonge sera souvent le péché du questionneur lequel rend la vérité dangereuse.

Un homme franc est un homme qui a des réactions simples. Son système de relation est un système de « plus courts chemins ». On pourrait reconnaître la franchise d'un homme à bien d'autres marques que dans ses modes d'agir à l'égard des autres hommes.

Mais d'abord dans ses réactions devant n'importe quel objet et dans n'importe quelles circonstances.

Inquiétant est celui dont on ne peut deviner quel jugement il porte sur soi-même.

Le cas est heureusement rare.

Mais qui n'est pas inquiétant, n'est pas grand'chose.

Nos plus importantes pensées sont celles qui contredisent nos sentiments.

Les uns disent des sottises après réflexion, les autres par irréflexion ; certains les évitent par réflexion, et les autres en se laissant spontanément répondre,

comme si :

chez les uns, l'inconscient ; chez les autres, la réflexion – était impuissant.

L'esprit, me disait un homme d'esprit, ce n'est que la bêtise en mouvement ; et le génie, c'est la bêtise en fureur.

— Agitez-vous, lui dis-je. Irritez-vous, mon cher...

C'est une grande erreur de spéculer sur la sottise des sots, et une erreur plus grande de bâtir sur l'intelligence des intelligents.

Ils s'écartent de leur nature une fois par jour.

Mon « injustice » à l'égard de la Musique vient peut-être du sentiment qu'une telle puissance est capable de faire vivre jusqu'à l'absurde.

Le jugement d'un *croyant* sur la pensée d'un *incroyant*, et le jugement réciproque ne comptent pas.

— Un homme qui sent fortement la musique, et un homme qui n'en perçoit que du bruit peuvent parler *jusqu'à demain*.

Le débat religieux n'est plus entre religions, mais entre ceux qui croient que *croire* a une valeur quelconque, et les autres.

Il n'est pas d'opinion, de thèse, de sentiment qui poussé à bout ou exécuté à fond ne conduise à la destruction de l'homme.

Si les criminels résistaient en proportion de ce qu'ils risquent... Si les premiers chrétiens l'eussent été de toute leur force, il n'y aurait plus eu de chrétiens ; – et si tout le monde les eût suivis, personne ne resterait sur la terre.

Les deux doctrines symétriques, celle qui parle d'une vie éternelle, et celle qui nous abolit une fois pour toutes, s'accordent dans une même conséquence : l'une et l'autre retirent toute importance aux inventions et aux constructions humaines. L'une confronte à l'infini ces œuvres finies et les annule par ce rapport. L'autre nous fait tendre vers zéro, et tout avec nous. Si tous fussent vrais chrétiens, ou si tous fussent vrais païens, ils seraient tous morts, et ils seraient morts sans avoir rien fait.

On parle bien plus volontiers de ce qu'on ignore. Car c'est à quoi l'on pense. Le travail de l'esprit se porte là, et ne peut se porter que là.

### *Types d'esprits.*

Les uns ont le mérite de voir clairement ce que tous voient confusément. Les autres ont le mérite de voir confusément ce

que personne encore ne voit. La réunion de ces mérites est très rare.

Les premiers sont enfin rejoints par tout le monde.

Les seconds sont absorbés par les premiers, ou détruits radicalement sans reste et sans retour. Les premiers disparaissent dans le nombre où ils se fondent : les seconds dans les premiers, ou bien dans le temps pur et simple.

Tel est le sort des hommes de l'esprit<sup>1</sup>.

Ce n'est rien de surmonter le banal. On réagit contre des sottises par des folies. Cela est mécanique. Toute l'histoire mentale moderne, art, politique, etc., est aussi simple que les réflexes d'une grenouille. Je hais ce jeu de réactions simples, automatisme de l'extrémisme, riposte symétrique ; croyances à la valeur du neuf en tant que neuf, du vieux en tant que vieux ; croyance à l'intense, etc.

Mais il existe un point d'où l'étrange, ni le banal, ni le neuf, ni le vieux, ne peuvent plus se voir.

### Dialogue.

— Quels sentiments alors furent les vôtres ?

— Ceux d'un homme qui ne sait ce qu'il faut sentir. Ou peut-être sentais-je que je ne sentais pas ce qu'il fallait sentir...

De sorte que mon état ne ressemblait à rien, et que je n'étais positivement personne.

### Le Défi.

« Vous n'êtes pas pratique, — (pas bon, pas sérieux, etc.).

— Non, Monsieur, car je ne suis rien — dans mon état ordinaire. — Au repos, je ne suis ni ceci ni cela... Mais il ne faudrait

1. Sur cette expression récurrente, voir p. 712 et note 1, au t. 1.

pas me défier d'être bon, pratique, et le reste... Donnez-m'en le besoin. »

Il faut être *profondément* injuste. — Sinon ne vous en mêlez pas. Soyez juste.

Il faut avoir commis bien des crimes, plus ou moins intérieurs, et porter un passé lourd et varié, plein d'accidents moraux et autres, pour savoir, pour oser, réussir enfin quelque jour un acte *bon*, faire un peu de bien — sans erreur.

« Je suis un honnête homme, dit-il, — je veux dire que j'approuve la plupart de mes actions. »

### Raisonnement de la bête.

Il est naturel de lécher la main qui donne à manger ; qui a donné à manger ; — qui donnera à manger ; — qui peut-être donnerait à manger... Si on la mangeait cette main ? Si... Et quoi de plus naturel aussi ? N'est-ce pas la même chose ? — Viande pour viande.

Je trouve indigne de vouloir que les autres soient de notre avis.

Le prosélytisme m'étonne<sup>1</sup>.

Répandre sa pensée ?

Répandre — sa pensée — sans les reprises, sans l'absurde qui la nourrit, la baigne, — sans ses conditions...

Répandre ce que je vois faux, incertain, incomplet — verbal ; ce que je ne supporte qu'à force de retouches, d'astérisques, de parenthèses et de soulignements ; — à force de retouches possibles, de reprises à date non certaine...

Et par un autre côté — répandre mon meilleur...

1. Voir p. 682, *Propos me concernant* : « Le moins de prosélytisme est mon fait. Je méprise qui veut me convaincre. »

Ou bien : commençant de parler avec chaleur et lumière – tout à coup, au son réfléchi de ma parole, – en entendre la faiblesse, l'absurdité brusquement accusée – et alors m'interrompre ou... poursuivre. Me mentir ou me rétracter?...

— Comment peuvent-ils supporter de rester dans leur opinion aussitôt qu'elle sonne, et devient distincte de ce qui crée?

Étrange folie de communiquer –

Communiquer sa maladie! – son opinion – communiquer la vie.

Nos « opinions », nos « convictions » ne sont que nos cruelles nécessités. Notre nature veut que nous pensions quelque chose sur tous les sujets. La constitution politique nous y oblige. Dieu nous contraint de prononcer sur son existence et ses qualités.

Notre nature exigeant que nous répondions à toutes les questions qu'elle nous fait croire qui nous sont posées; elle veut aussi que nos réponses nous soient chères comme venant de nous. Le contraire serait plus sensé.

Quoi, se disait peut-être un *homme de génie*, – je suis donc une curiosité... Et ce qui me paraît si naturel, cette image échappée, cette évidence immédiate, ce mot qui ne m'a rien coûté, cet amusement éphémère de mes yeux intérieurs, de ma secrète oreille, de mes heures, et ces accidents de pensée ou de parole... me font un monstre? – Étrangeté de mon étrangeté. Ne serais-je qu'un objet rare? Et donc, sans que rien en moi fût changé, il suffirait que j'eusse cent mille semblables pour que je sois rendu imperceptible... S'il y en avait un million, je serais enfin quelque sot... Ma valeur tomberait au millionième...

Ce n'est le *nouveau* ni le *génie* qui me séduisent, – mais la possession de soi. Et elle revient à se douer du plus grand nombre de moyens d'expression, pour atteindre et saisir ce Soi et n'en pas laisser perdre les puissances natives, faute d'organes pour les servir.

Rêve. – J'étais ce que je veux être, et je mourais de gêne. J'étais ce que je veux être et je mourais de l'être<sup>1</sup>.

Qui t'a torturé<sup>2</sup>? Où est enfin cette cause de douleurs et de cris? Qui t'a mordu si avant, qui pesa sur toi-même confondu à ta chair comme le feu coïncide avec le charbon, qui te tordit et tordit en toi tout l'ordre du monde, toutes idées, le ciel, les actes et les moindres distractions?

Est-ce un monstre, un dominateur sans pitié, un tout-puissant connaisseur des ressources de l'horreur et de ta géographie nerveuse?

C'est un petit objet, une petite pierre, une dent gâtée. Il t'a fait *chanter* tout entier, comme le sifflet ajusté sur le cours de la vapeur.

### Chanson.

*Il n'est peine si grande  
Qu'un rien ne suspende  
Pour un rien de temps...*

Revenir à soi, – c'est revenir *au reste*. C'est exactement revenir à ce qui n'est pas soi.

Au moment de la jouissance, de l'entrée *in bonis*<sup>3</sup>; à la mort du désir; et quand s'ouvre la succession de l'idéal, se fait une oscillation, une balance entre le plaisir de mettre la main sur le

1. Plus qu'un rêve, c'est aussi une sorte de mythe personnel puisque, en 1940, Valéry écrira dans l'un de ses *Cahiers*: « En somme – Je cherchais à me posséder – Et voilà mon mythe – à me posséder pour me détruire, je veux dire pour être une fois pour toutes » (C.XXIII.289). 2. Sous le titre d'« Arrière-pensées », les pages qui suivent (jusqu'à « Apaise-toi », voir p. 498), paraissent dans *Le Divan* d'avril 1926, au moment même où *Rhumbs* est en librairie. 3. C'est-à-dire l'entrée en jouissance. L'expression vient du droit romain.

J'ai essayé de me faire ce qui me manquait.

J'aime la pensée comme d'autres aiment le nu, qu'ils dessineraient toute leur vie.

Je la regarde ce qu'il y a de plus nu ; comme un être tout vie – c'est-à-dire dont on peut voir la vie des parties et celle du tout.

La vie des parties de l'être vivant déborde la vie de cet être. Mes éléments, même ceux de mon esprit, sont plus antiques que moi. – Mes mots viennent de loin<sup>1</sup>. – Mes idées, de l'infini. Infini des combinaisons de cet ordre.

Le plus beau serait de penser dans une forme qu'on aurait inventée.

Qu'il est rare de penser à fond sans soupirer.

À l'extrême de toute pensée est un soupir.

Ce que l'on regrette de la vie, c'est ce qu'elle n'a pas donné – et jamais n'aurait donné. Apaise-toi.

---

1. Directement repris d'un Cahier de 1912 (C.IV.881), ce passage figurera aussi dans *Propos me concernant* (voir p. 679).